A

Côté du Bonheur

—

Ils étaient nés au même printemps. Comme elle s'appelait Jeanne on l'appela Jean, et les mères dont le cœur voyage firent un rêve : "Nous les marierons."

Très jeunes, leurs caractères se dessinèrent différents. Autant il était doux, calme, presque triste, autant elle était vive et rieuse.

Alors que Jean atteignait sa cinquième année, son père mourut, comptant sur sa veuve pour désintéresser ses créanciers. L'enfant fut élevé à l'école de la misère lièrement supportée. Quatre ans après, les dettes du mari étaient éteintes et la mère épuisée s'en allait à son tour, ne laissant à son fils qu'un nom sans reproche.

Les parents de Jeanne étaient bons, ils recueillirent l'orphelin, mais les espoirs de jadis s'étaient évanouis et Jean ne devait plus être pour leur fille que l'ami d'enfance. Pendant de longues années le collège et le couvent prirent l'un et l'autre. Aux vacances ils se retrouvaient chaque fois un peu grandis mais non changés. Jean plus pensif, sentant venir la vie et s'y préparant. Jeanne se sachant riche et adulée se laissait vivre heureuse et un peu égoïste.

Ils eurent dix-sept ans. Jean partit pour Paris. C'était une âme d'artiste, mystique et rêveuse, il serait peintre. Avec au cœur deux amours, son art et Jeanne, il s'en alla vers l'inconnu, sûr que ces deux étoiles le guideraient vers la gloire et éclaireraient son ciel obscur. Jeanne trouva un nid que l'on s'était efforcé de lui faire très doux. Ne fallait-il pas la retenir le plus longtemps possible ?.... Cependant la jeune fille s'aperçut vite qu'entre elle et ses parents il y avait un abîme. Ses goûts, ses désirs, ses aspirations différaient des leurs. Amie du calme, elle n'essaya pas de se faire connaître, mais elle se renferma en elle-même et arrangea sa vie à sa guise. Par-dessus tout, elle voulait rester libre, aussi l'idée du mariage ne lui vint-elle pas. On la disait belle, elle le savait, mais, se souciant peu de plaire, elle n'était pas coquette et vivait solitaire, se trouvant heureuse.

Jean revenait, chaque été, associer son amie à sa vie d'artiste, à ses déboires, à ses succès. Ils allaient tous les deux cherchant les coins déserts, et ceux qui les croisaient souriaient avec indulgence en disant : "Des amoureux !"

Amoureux, ils l'étaient mais sans le savoir.

Un jour, c'était la veille du départ de Jean, ils avaient voulu revoir ensemble leur refuge préféré. Ils affectaient tous deux un entrain bruyant, mais leurs voix sonnaient faux, ils le comprirent et se turent. Alors Jeanne s'étonna. Qu'avait-elle donc, elle l'indépendante, à se sentir si triste ?

Jean allait partir comme chaque année, il n'y avait là rien d'anormal : elle savait qu'il reviendrait, pourquoi donc cette angoisse inconnue lui serrait-elle le cœur. Jeanne fut sincère avec elle même. "Je l'aime," se dit-elle. Et elle ajouta : "Depuis toujours." Puis une révolte lui vint. Finir ainsi ! Elle qui s'était si bien défendue de l'amour !

Rien ne troublait le calme et majestueux silence des bois, le soleil se couchait à l'horizon, les oiseaux regagnaient leurs nids. Jean s'était approché, doucement il murmura : "Jeanne, si vous vouliez ?.." Elle eut peur. Pourquoi l'appelait-il Jeanne, lorsque toujours il disait : Ma chérie ? Etait-elle déjà venue, l'heure redoutée ? Non il ne fallait pas, plus tard, elle voulait être libre encore ! Et brusquement : "Il est tard, dit elle, rentrons !"

Le lendemain, Jean partit sans la voir. Pourquoi l'eût-il revue, puisqu'elle ne l'aimait pas....

Lorsqu'il ne fut plus là, Jeanne comprit quelle place il tenait dans sa vie et dès lors elle ne vécut plus que dans l'espoir de son retour. Elle attendit deux ans, mais les étés passèrent sans ramener l'aimé.

Un jour, un homme riche et titré demanda la main de Jeanne. Les parents accueillirent la demande et consultèrent leur fille. Elle se troubla, un nom monta de son cœur à ses lèvres : "Jean !" La mère s'indigna. "Comment pouvait-elle penser à cet ingrat ! Depuis deux ans il n'avait pas paru, il se souciait bien d'elle, en vérité ! Un bohème, sans le sou, et, qui sait ? un rêveur peut être ! Le comte était un brillant parti. Etait-il raisonnable de gâter sa vie, pour une chimère ! quand la réalité offrait de telles garanties de bonheur ?"

Jeanne lutta quelque temps, puis, dépitée de l'abandon de son ami, elle céda.

Jean apprit le mariage de la jeune fille. Un soir d'octobre, semblable à celui où ils s'étaient quittés, il vint lui même porter à la fiancée ses vœux et son cadeau de noce. C'était une de ses œuvres. Tremblante, Jeanne reconnut le petit bois d'autrefois, l'endroit où sa vie s'était jouée : elle regarda Jean qui n'était plus que l'ombre du compagnon de jadis : une détresse infinie se lisait sur son visage émacié ; il allait mourir, parce qu'elle l'avait repoussé. Comme il l'aimait !

Et Jeanne, oubliant tout et sentant revivre en elle tout l'amour du passé, tendit ses deux mains, en disant très bas : "Jean, si vous vouliez encore ..." Ebloui, il ferma les yeux. Non, ce n'était pas un rêve, c'était elle qui venait à lui ! Mais il se reprit très vite et dit avec un triste sourire : "Il est trop tard .... Mais je t'aime, va. Sois heureuse !"

Quelques jours après, Jean s'éteignait, miné par un mal qui déconcertait la science, et Jeanne, sans forces désormais pour lutter contre sa destinée, se laissa parer pour celui qui n'avait pas son cœur. Quand le cortège nuptial entra à l'église, un convoi en sortait. Au frisson qui la secoua, Jeanne comprit. Jean ! c'était Jean qu'on ramenait ! Quand le cercueil passa, la jeune femme jeta son bouquet. Le père voulut se précipiter, mais elle l'arrêta d'un geste : "Laissez, dit-elle, c'est mon bonheur qui s'en va." Et montrant le modeste cercueil qui s'éloignait, plus blanche que sa robe d'épousée, elle ajouta : "C'est moi l'ai tué !"

LA MORT D'UN PHENOMENE

—

On nous apprend la fin d'une célébrité : "Théodore Pétroff, l'homme-chien exhibé par Barnum, et connu sous le nom de Jojo, est mort ces jours derniers à Salonique, des suites d'une pneumonie.'" Cet homme-chien est-il le même que celui qui, quelques années après la guerre, fit courir tout Paris aux Folies-Bergère, que de nombreuses affiches représentèrent, bonasse et souffreteux, sous sa blouse de moujik, et dont s'emparèrent les revues de fin d'année ? C'est probable, car je n'ai jamais ouï dire qu'il existât, tout au moins dans le monde des music-halls, deux hommes-chiens d'origine russe. On m'a bien raconté qu'il existe, quelque part, près de la Birmanie, toute une race d'hommes-chiens. Mais je n'ai pu contrôler le fait par moi-même. Et, jusqu'à preuve du contraire, je tiens que l'homme-chien qui vient de mourir était le seul de son espèce.

Triste destinée des phénomènes ! Tant qu'ils vivent, tant que l'on peut les exploiter, on parle assurément plus d'eux que d'un grand général, d'un illustre citoyen ou d'un bienfaiteur de l'humanité. Les journaux impriment tous les jours leurs noms, les affiches popularisent leurs traits, avec les monstruosités qui font leur succès. Mais dès qu'ils disparaissent par la mort, deux lignes seulement suffisent à rappeler qu'ils ont vécu. Dès qu'ils cessent de plaire, c'est l'oubli, c'est la nuit pour eux. Et s'ils veulent que l'on parle d'eux une dernière fois, ils n'ont plus qu'à mourir.

—

Que sont-ils devenus tous les phénomènes qui, successivement, excitèrent notre curiosité ? Sont ils morts, sont ils oubliés, sont-ils devenus riches ?

Qu'est devenu l'homme-tronc, cet avorton bizarre que tout Paris allait voir, et qui vivait par je ne sais quel prodige de la nature ?

Qu'est devenu l'homme à la tête de veau ? Vous vous souvenez, sans doute, de ces milliers d'affiches qui le représentèrent, le firent connaître, le rendirent célèbre, avec cette lippe immense, répugnante, qui le faisait effectivement ressembler, d'une manière étrange, à un veau véritable. Pendant toute une saison, les établissements de Paris se le disputèrent. Puis il fit la fortune de plusieurs établissements foraines. On l'exhiba dans des baraques à la fête de Neuilly, à la foire aux pains d'épices, dans les grandes foires de province. Puis, il disparut aussi, noyé dans l'oubli comme les autres. La tête de veau avait-elle fait le plongeon dans une vinaigrette ? Nul ne le sut jamais.

Et l'homme sans bras, qui peignait, se rasait avec ses pieds ? Et l'homme tatoué, dont le corps n'était qu'un immense tatouage, et qui, ce n'est pas d'hier, fit concurrence à l'homme-chien ? Et Succi, le fameux jeûneur, un des succès les plus incompréhensibles que l'on puisse imaginer, si l'on veut bien songer aujourd'hui, de sang-froid, que, pendant quarante jours, la foule se rua pour voir un homme qui ne mangeait pas. Il y avait là bien peu vraiment pour fouetter la curiosité.

Et vous, phénomènes naïfs de mon enfance, phénomènes qui émerveillèrent jadis les âmes simples, qui les émerveillent aujourd'hui, et qui les émerveilleront demain encore ! Et vous, la femme à barbe, et vous la femme torpille, et vous la femme panthère, et vous le veau à deux têtes, qu'êtes-vous devenus, que devenez-vous ? que deviendrez-vous ?

—

Car la croyance aux monstres, même les plus invraisemblables, comme la femme-panthère ou la femme-torpille, est un privilège de l'enfance des hommes et des peuples.

La mythologie est pleine des prouesses de phénomènes qui, aujourd'hui, sans doute, auraient peine à s'exhiber pour dix centimes dans quelque misérable baraque.

Plus tard, les haines populaires n'allèrent-elles pas jusqu'à assigner un chien pour père à Attila et pour beau-père à Suénon, roi de Danemark, un homme tout velu, fils lui-même d'un ours ?

Puis l'on voit apparaître l'homme monstrueux qui s'ombrage de son pied comme d'un parasol, et les oiseaux dorés, à tête de femme, et les hommes cornus qui n'ont qu'un seul devant et trois ou quatre derrière, et ceux qui ont le pied rond comme un cheval, avec un talon en arrière et quatre côtes fortes et tranchantes, qui sont pour eux des armes de combat, telles qu'aucune armure ne peut leur résister. Et les cynocéphales, êtres humains à tête de chien, peut-être proches parents de nos loups-garous, et à coup sûr ancêtres de Théodore Petroff, dit Jojo ; et l'homme sans tête, et l'homme à queue du Thibet, qui ne peut s'asseoir qu'après avoir fait un trou en terre pour y loger son appendice caudal.

Mais tout cela est plutôt de l'histoire naturelle fantastique. Rentrons dans le monde réel des phénomènes, avec les célèbres frères Siamois, âgés de cinquante six ans, mariés tous les deux, et unis par les régions épigastriques : avec Millie-Christine, les deux petites mulâtresses, que l'on vit à Paris en 1373. Elles étaient réunies par la région lombaire et n'avaient de commun que les organes digestifs. Puis, ce furent Rosa et Josepha, et enfin Radica et Dodica, les deux petites jumelles que le docteur Doyen sépara si habilement, et qui survécurent quelque temps à cette opération que Nélaton avait réputée impossible.

Et ce furent enfin les exhibitions sensationnelles, dans la Galerie des Machines, de Barnum and Bailey, qui, en dignes Américains, semblent avoir réalisé le trust des phénomènes.

Le dernier en date nous semble être certain ministère qui présente extérieurement tous les signes de l'homogénéité, mais qui, en réalité, a plusieurs têtes, plusieurs bras, plusieurs bouches, et qui mourra certainement des infractions aux lois naturelles. Plût au ciel qu'après sa disparition on n'ait point à en parler davantage que de Théodore Petroff, dit Jojo, dit l'homme-chien !

X.

STATUE DE G. SAND.

—

La place des Vosges, dont le charme évocateur a été si vivement senti par les poètes et les romanciers de l'école romantique, leur sera bientôt une manière de Panthéon. On y a consacré la gloire de V. Hugo : on parle d'y commémorer le souvenir de Th. Gautier ; on a décidé d'y honorer la mémoire de G. Sand.

Vers la fin de juin ou le commencement de juillet—la date n'est pas encore précisée—on y dressera une statue de la célèbre romancière. On sait qu'elle est née en 1804, et c'est donc son centenaire que l'on va fêter.

M. Paul Meurice, qui est l'organisateur de ce centenaire, a chargé le sculpteur Sicard de créer l'œuvre qui doit perpétuer les traits de G. Sand.

Sans reposer sur un piédestal, à une faible hauteur du sol, G. Sand, dont la figure jeune et belle est pensive sous les sévères bandeaux de la chevelure, est nonchalamment étendue, appuyée de la main droite sur le socle même et tenant dans la main gauche quelques feuilles et un crayon : tel est le monument dont on verra le plâtre au prochain Salon. Le marbre ne sera, en effet, exécuté que postérieurement.

Propriétaire et locataire en Russie

—

Peu de temps après son excommunication, le célèbre écrivain Tolstoï tomba gravement malade. Pendant sa convalescence, qui fut longue, il séjourna, dit la Bibliothèque universelle, dans les environs de Yalta et allait souvent en visite chez une de ses parentes habitant la villa d'une dame très riche qui se croit bonne chrétienne et excellente patriote.

Au cours d'une de ces visites, Tolstoï fut pris d'une syncope et obligé de se mettre au lit. Le concierge en avertit la propriétaire, Mme X..., qui entra en fureur ; "Comment ! ce mécréant souille ma maison de sa présence ? Va, dit-elle au dvornik, va lui dire qu'il ait à sortir au plus tôt de chez moi." Naturellement, la parente de Tolstoï envoya promener le concierge. Exaspérée, la propriétaire recourt à la police, qui l'engage vainement à se calmer. Elle télégraphie à Moscou, à Pétersbourg, pour se plaindre qu'un excommunié couche dans sa maison et que la police refuse de l'expulser. Pensant bien que la réponse n'arriverait pas tout de suite, Mme A....s'avise d'un expédient pour se débarrasser plus vite du gêneur. Elle mobilise tous les musiciens ambulants de la ville et assemble sous les fenêtres du malade, une dizaine d'orgues de Barbarie qui ne furent jamais mieux nommés, mais qui ne tirèrent point Tolstoï de sa syncope. Mme X.... ordonne alors à ses domestiques de monter sur le toit de zinc de la villa et d'y faire un charivari avec des pelles et des bâtons.

L'effet de ce concert ne fut pas plus heureux. Le pauvre grand écrivain était dans un tel état de prostration qu'il ne s'en aperçut même pas. Quand il reprit connaissance, le silence s'était rétabli. Mme X.... avait reçu de Saint Pétersbourg le conseil de se tenir tranquille. Le grand écrivain ne quitta la villa qu'après complète guérison. Mais Mme X.... n'a point encore compris qu'un locataire puisse donner l'hospitalité à un malade dont les opinions ne sont pas celles du bailleur.

Violettes d'hiver.

—

I

— Madame Cernil ? demanda le vieillard à la bonne qui venait de lui ouvrir la porte.

— Veuillez entrer, monsieur Vilfort, je vais avertir madame, qui sera à vous tout de suite.

Et elle introduisit le visiteur dans un petit salon où flambait un gai feu de bois.

— Que monsieur prenne la peine de s'asseoir....

— Merci.... merci....

C'était une pièce élégante et douillette, meublée de meubles anciens recouverts en tapisserie; sur le parquet un tapis de Beauvais aux tons moelleux ; aux murs, quelques bons tableaux ; sur un guéridon près de la cheminée, dans le coin intime que devait affectionner la maîtresse du logis, une coupe de Saxe pleine de violettes ; et, suspendu au-dessus d'un piano en palissandre, de forme ancienne, un pastel, un délicieux portrait de jeune fille, qui semblait illuminer tout le salon, une tête adorable aux cheveux cendrés, lissés en bandeaux sur le front poli, aux prunelles bleu clair, d'une fraîcheur d'eau de source, et devant cette image M. Vilfort s'était arrêté, dans une contemplation ravie.

Il en fut tiré par le bruit d'une tenture froissée et d'un pas léger sur le tapis, et une voix, restée musicale malgré quelques cordes meurtries, s'écria :

— Ah ! cher ami, que je suis heureuse de vous revoir !

C'était une petite vieille en robe noire, une dentelle autour du cou, une dentelle sur ses beaux cheveux blancs. Elle ne devait pas être loin de sa soixante-douzième année, mais on reconnaissait encore à la limpidité des yeux, à la pureté des traits sur lesquels l'âge n'avait pu mordre, la jeune fille du pastel.

— Ah ! cher ami, que je suis heureuse de vous revoir, répéta Mme Cernil ; cependant, il faut que je vous gronde !

—Chère amie, ce bonheur est réciproque ! Mais voulez-vous commencer ainsi, par une gronderie, vraiment ? Pourquoi ?

—Quand êtes-vous arrivé ?

—Il y a trois semaines.

—Et sans m'en avertir....voilà qui n'est pas bien, avouez-le !

—Mon retour s'est décidé si brusquement !....

—Des excuses !

—Et vous n'ignorez pas quel tracas procure une installation nouvelle....

—Des excuses encore ! Comment, après un demi-siècle d'absence, on revient au pays, dans le cher pays de la jeunesse et des souvenirs, et le premier soin n'est pas de s'informer si les amis d'autrefois sont encore de ce monde ou, quand on le fait et qu'on apprend qu'ils vivent, on ne se hâte pas de courir chez eux ?

— Je savais que vous étiez encore de ce monde, cela est vrai.... Je le savais en débarquant et j'étais à peine descendu du wagon que mes pieds me conduisaient dans cette rue, devant votre demeure.... Mais vous pouviez, vous deviez m'avoir oublié !....

Mme Cernil se fit très grave et, d'un accent pénétré :

— J'ai toujours su plus ou moins ce que vous deveniez ; je vous ai suivi de loin, avec intérêt, et quand j'ai appris votre arrivée, je vous ai attendu.... je vous ai attendu chaque jour de ces trois semaines.... et finalement il a fallu me décider à vous écrire.... Ah ! cher ami, est-ce qu'on oublie ?

II

Le parfum des violettes embaumait doucement la chambre : le feu brûlait sans bruit dans la cheminée. Les deux vieillards se turent, absorbés dans leurs pensées, revivant, en un émouvant raccourci, les années écoulées, se revoyant à l'âge heureux des espérances radieuses et des blouissantes illusions.

Les deux familles étaient liées et habitaient deux villas—l'une opulente, l'autre très modeste—aux portes de Genève, où le père de Marcelle était banquier. Celui de Maurice vivait de son traitement de professeur au Gymnase. Marcelle était l'aînée de quatre enfants. Maurice de trois. Tout bambins, ils avaient été de grands amis, une amitié qui avait crû avec l'âge, dans cette cantre contrée si lumineuse, si verdoyante, un cadre à souhait pour les idylles heureuses. Malgré la différence des fortunes, on se voyait chaque jour d'une villa à l'autre ; on faisait ensemble des promenades, on s'estimait, on s'aimait, et la vie coulait sans heurts, dans un calme champêtre, où les brises du Jura, parfumées de gentianes et de narcisses, se mêlaient à celles du Léman parfumées de roses.

—Trouvez-vous beaucoup de changement dans le pays ? demanda Mme Cernil.

—Sans doute. En un demi-siècle, bien des choses se modifient.... Et surtout que de vides !

—Oui, la mort a largement fauché ...

Ils retombent dans leur songerie et de nouveau le passé leur apparaît. Oh ! ces deux villas drapées de jasmin et de roses grimpantes, les jardins ombragés et odorants, la jeunesse insouciante et gaie ! M. Vilfort se rappelait un après-midi brillant de givre où il était venu apporter à Marcelle un morceau de musique qu'elle l'avait prié de lui acheter en ville ; il lui apportait aussi un bouquet de violettes, les premières de l'hiver. Il avait trouvé la jeune fille seule au salon et lui avait offert ses fleurs, les favorites de Marcelle. Sa visite s'était prolongée ; elle lui avait joué du Beethoven. Ils n'avaient échangé que des paroles insignifiantes et pourtant, quand ils s'étaient séparés, chacun d'eux se sentait le cœur inondé d'une joie exquise, infinie et regardait l'avenir avec des yeux émerveillés.

Et dans l'espace d'un mois, tout ce bonheur avait été bouleversé par une double catastrophe. Le père de Maurice était mort de la rupture d'un anévrisme, laissant sa famille sans ressource, et par suite du krack formidable d'un établissement financier de Paris, avec lequel il avait d'importantes affaires, le père de Marcelle était menacé de la faillite.

Le fils et la fille aînés avaient dû se sacrifier, Maurice en acceptant en Californie une place qui lui permettrait d'entretenir sa mère et ses sœurs, Marcelle—plus douloureusement—en consentant à épouser un homme qu'elle n'aimait pas, mais qui, devenant le gendre du banquier deviendrait aussi son bailleur de fonds et son associé.

Les jeunes gens ne s'étaient revus qu'un moment, tous deux en deuil, et ils s'étaient dit adieu, dans une simple poignée de main, chacun cachant son secret, que le destin avait condamné.

III

Il y avait cinquante ans de cela, et ils se retrouvaient veufs l'un et l'autre, l'un et l'autre sans enfants.

—Les violettes ont toujours vos préférences ? dit M. Vilfort, indiquant la coupe de Saxe.

—Oui....mais celles là sont à votre intention. Cher ami, vous rappelez-vous notre dernier jour de bonheur ?

—Comme s'il datait d'hier ..

—Vous m'avez offert un bouquet de ces mêmes fleurs....Il a embaumé ma vie.

—Madame !.... Marcelle !....

— Oui, j'avais compris que vous m'aimiez ...

—De toute mon âme....

—Et je vous aimais aussi.... Ah ! je puis bien vous le dire maintenant, cela ne fait de tort à personne....

M. Vilfort laissa tomber sa tête dans ses mains et Mme Cernil vit des grosses larmes couler sur sa barbe blanche.

—Ah ! ma pauvre amie, nous avons été très malheureux !

Mme Cernil ne répondit pas tout d'abord ; puis lentement, avec une tendresse presque solennelle, elle posa sa main sur celle de M. Vilfort et dit :

—En êtes-vous sûr, mon ami ?

Il sursauta :

—Comment, si j'en suis sûr ? C'est vous qui me demandez cela ?....

Elle sourit suavement et reprit :

—Oh ! je sais, on est souvent tenté de voir le meilleur de la joie humaine dans les emportements de la passion, même coupable .... Moi aussi,—je vous parle franchement—je l'ai pensé autrefois ; moi aussi, autrefois, à certaines heures, je me suis dit que nous avions été "très malheureux !" J'ai changé d'avis, voilà tout....

—Je ne vous comprends pas !

—Si nous nous étions révoltés contre la destinée, si nous avions pensé à nous avant de penser aux autres, à tout prix si nous avions voulu notre félicité personnelle, l'accomplissement de notre destinée telle qu'elle nous apparaissait dans l'effervescence de notre jeunesse—nous n'eussions amassé autour de nous que des ruines !

—Hélas !

—Que fût-il advenu de nos deux familles ? Nous nous sommes immolés, nous avons souffert, mais pour quel résultat ? Mon père a évité la faillite, a pu refaire sa situation, élever convenablement mes frères....

—Votre mère et vos deux sœurs n'ont pas connu la misère ; celles-ci se sont honorablement établies....Songez à toutes les souffrances que notre souffrance à épargnées ; et, si c'était à recommencer, dites moi, mon ami, ne recommenceriez-vous pas ?....

IV

Pendant ces paroles, une émotion grandissante s'était peinte sur le visage de M. Vilfort.

—Vous êtes une âme angélique, dit-il, se penchant et baisant la main de Mme Cernil. C'est vrai que notre douleur n'a pas été inutile.

—Alors, ne la regrettons pas ! Oui, il existe quelque chose de meilleur que la passion égoïste et aveugle. C'est le sentiment du devoir, c'est ce devoir accepté quel qu'il soit, et scrupuleusement accompli, c'est la tranquillité, la joie donnée aux autres, et quand arrive l'hiver de la vie, la sérénité de l'âme comme récompense.

—Cela est beau, en effet, mais combien cela se paye !

—Un trésor pareil se peut-il jamais payer trop cher ? Regardez, mon ami, — et Mme Cernil, soulevant le rideau d'une des fenêtres, désignait la campagne blanche et assoupie — cette nature s'est dépouillée, et elle aussi, en plein hiver, se pare d'une magnifique sérénité.... Ne regrettons rien, je vous le répète, nous nous sommes retrouvés et nous pouvons être heureux encore.

—J'admire comme votre voix est restée la même !

—Tenez, réglons tout de suite notre petit plan d'existence, car à notre âge que deviendrait on sans habitudes, je dirai même sans manies ? Vous allez venir me voir chaque jour !....

—Chaque jour !

—Vous avez soixante dix ans, moi soixante-huit ; les pires médisants n'oseront rien dire ; et, si l'on disait quelque chose—et elle sourit de nouveau—nous avons bien gagné le droit de n'en pas prendre souci ! ...

—Assurément.

—Donc, je vous attendrai tous les après midi : nous jouerons aux échecs, aux dominos, vous me ferez la lecture—vous lisiez si bien autrefois !—je vous jouerai du Beethoven, vous en raffolez et j'ai encore quelque souplesse dans les doigts.... Surtout nous bavarderons.... oh ! comme de vraies pies !.... Et puis, au moins deux fois par semaine, vous dînerez avec moi.... Il faudra me dire les plats que vous préférez. Ursule est bonne cuisinière, elle les soignera spécialement..... Voyons, ce programme vous agrée-t-il ?

—Oh ! chère amie, que vous êtes bonne !.... C'est vrai, nous pouvons être heureux ....même dans l'hiver de la vie....

Elle prit dans la coupe quelques-unes des fleurettes et les lui fit respirer :

—Il n'y a pas que la gloire des roses et leurs capiteux parfums ; il y a la simplicité des violettes et leur fine haleine qui caresse sans enivrer ; la rose superbe de notre juvénile amour n'a pas pu s'épanouir ; savourons l'amitié qui nous est donnée, douce et pure comme la senteur de ces violettes d'hiver.

L'affection d'une hyène

—

M. Camille Flammarion raconte, dans la Revue des Animaux illustrée, l'histoire suivante sur l'affection d'une hyène, affection d'une forme spéciale, il est vrai :

La ménagerie du parc de la Tête-d'Or, à Lyon, possédait une hyène rayée, plus féroce que ne sont d'ordinaire ces carnassiers, dont la lâcheté est proverbiale. Elle s'évada de sa cage, un jour, et fut assez difficile à reprendre, car elle n'hésitait pas à faire tête, en hérissant sa crinière et découvrant ses crocs formidables, contre ceux qui voulaient s'emparer de sa personne. Un des employés du parc dut, pour s'en rendre maître, monter à cheval et lui lancer au cou un nœud coulant à l'instar du lazzo des Mexicains.

Malgré son caractère farouche, cette hyène s'affectionna très vivement à une chienne griffonne qu'on avait placée dans sa cage, et, comme il arrive d'ordinaire dans les cas où les sentiments affectueux chez les carnassiers en captivité l'emportent sur l'instinct sanguinaire, la chienne ne tarda pas à devenir la maîtresse du logis et à soumettre l'hyène à ses caprices égoïstes et à son humeur acariâtre.

Cette chienne mourut, et voici ce qui se passa à sa mort. L'hyène entoura son agonie des soins les plus affectueux, la réchauffant entre ses pattes et la léchant avec tendresse. Depuis vingt-quatre heures déjà, la chienne avait cessé de donner signe de vie, et l'animal féroce continuait à se presser contre sa dépouille, blotti dans le coin le plus obscur de sa cellule. Craignant que la décomposition de ce cadavre n'infectât l'air, on se décida à l'enlever à l'affection posthume de l'hyène, et, au moyen d'un croc, on la tira hors de la cage.

On s'aperçut alors que l'amitié du carnassier pour sa défunte compagne de captivité avait pris un caractère d'intimité tel, que la séparation était complètement impossible. L'hyène avait mangé sa bonne amie, sans doute pour que, désormais, elle reposât aussi près que possible de son cœur, et ce que le croc ramena dehors n'était que la peau à longs poils de la chienne, aussi soigneusement écorchée que si elle eût passé par les mains d'un naturaliste.

DEPECHES Télégraphiques

—

SUR LE LAC BAIKAL.

St Pétersbourg, Russie, 20 février—A propos des rapports sensationnels d'un désastre sur le lac Baïkal publiés il y a quelques jours, un rapport disant que trois régiments russes avaient été noyés en essayant de traverser le lac couvert de glace, on explique aujourd'hui qui la ligne de chemin de fer du trans-Baïkal a été bloquée dans la nuit du 13 février à la station de Baïkal par une avalanche de neige tombée d'une montagne voisine. Un train chargé de troupes s'est jeté sur l'obstacle et la locomotive a déraillé.

Dans les cinq cars suivants un soldat a été tué, cinq hommes ont été blessés grièvement et quatorze autres légèrement.

On comptait rétablir le trafic le jour suivant.

Des avis de Port Arthur reçus aujourd'hui annoncent que les femmes et les enfants et la plupart des civils ont quitté la place et qu'il n'y reste pratiquement que la garnison.

—:o:—

La réponse de la Russie.

—

Paris, 20 février—On annonce que le comte Lamsdorff, ministre des affaires étrangères de Russie, a reçu aujourd'hui du gouvernement de Washington une communication établissant que la politique de la Russie indiquée dans sa réponse correspond, estime-t-on, à la note américaine sur la Chine, et qu'elle sera communiquée aux gouvernements chinois et japonais.

La réponse favorable de la Russie est particulièrement satisfaisante pour les fonctionnaires de Washington, car elle dispose des malentendus, rapports disant que la réponse de la Russie était équivalente à un refus.

En fait la réponse de la Russie est pratiquement semblable à celles des autres puissances : elle reconnaît la neutralité de la Chine, à l'exception de la Mandchourie.

Cette réponse est en substance comme suit :

"La Russie sera heureuse de se joindre aux autres puissances dans la reconnaissance de la neutralité de la Chine à trois conditions.

"Premièrement, que la Chine gardera la neutralité.

"Deuxièmement, que le Japon soutiendra loyalement cette neutralité.

Troisièmement, que la Mandchourie, étant le théâtre des opérations militaires, ne sera pas exclue.

La réponse est très concise ; elle ne contient rien autre chose que ces trois conditions et la phrase d'introduction.

La communication que le comte Lamsdorff a reçu du secrétaire d'état Hay est également brève et claire.

—:o:—

Bruit démenti.

Paris, France, 20 février — Le ministère des affaires étrangères dément le bruit d'après lequel le président Loubet aurait l'intention de visiter le Tsar et ajoute qu'une visite de ce genre n'a pas été prise en considération.

—:o:—

Bruit absurde.

Paris, France, 20 février—Au ministère des affaires étrangères on déclare absurde un prétendu rapport de Paris mis en circulation hier à New York d'après lequel soixante mille Japonais auraient été débarqués à Formose dans le but d'envahir les possessions françaises en Extrême-Orient, au cas où la France prendrait parti pour la Russie contre le Japon.

—:o:—

Célébration d'un centième anniversaire.

Fredericton, Neb., 20 février—Le centième anniversaire de naissance de David Work, de cette ville, un sénateur canadien, a été célébré ici.

Le sénateur Work est le plus vieux législateur du monde. Il n'a jamais manqué une session à Ottawa depuis sa première élection.

—:o:—

LE LINIMENT SLOAN FAIT DISPARAITRE LA DOULEUR